

“stance”. Il semble que l’auteur aurait dû l’employer dans ses odes patriotiques où elles conviennent particulièrement. C’est le mouvement par excellence du poème national.

## II

Car Robert Choquette est un poète national: lui-même après le soin de nous en avertir dans une préface digne de 1830. Lue avant les poèmes, cette préface peut gâcher tout le livre. Aux affirmations grandiloquentes qui suivent la page-titre, on s’attendait de trouver en suite une série de déclarations irréfutables que notre pays est le seul au monde où la vie vaille d’être vécue. Point ou à peu près point. Mais des images fortes, neuves, justes ! Il y a dans ce petit livre assez de vers-images, pour que, repris par un poète ciseleur dont l’auteur se moque si bien, il en sorte une anthologie de trois cents sonnets à chutes magnifiques.

Robert Choquette, poète national et populaire ? Allons donc ! Encore une fois cette préface peut tout gâcher le livre. Car il n’y a dans la suite aucun poème pour en justifier les assertions. Soyons juste. Il y a dans l’Aigle Rouge une admirable prosopée au pays. Choquette eut fait un aigle rouge splendide. C’est là son erreur: Il nous a pris pour des Iroquois. Nous admirons son œuvre, mais ne consentirons jamais qu’elle soit écrite pour le peuple. Nous sommes trop peu nombreux au Canada qui aimons les beaux vers, glorieux triomphants et clairs pour qu’on nous enlève un artiste comme Robert Choquette pour en faire un meneur de foule.

Robert Choquette veut l’art pour le peuple. Art et peuple sont irréconciliables. L’art est un raffinement et le peuple n’aime que le naturel. Trouvez-moi un homme du peuple qui dise à son amante:

Ta bouche est entr’ouverte, et tes dents sont pareilles  
A des moutons pressés sur le penchant d’un mont.

Même je parierais qu’il dirait du premier coup en lisant ces vers:

“Tu veux dire qu’a l’a les dents sales ?” Car l’esprit de comparaison chez le peuple est si développé qu’il n’en fait jamais qui ne soient très justes. Or les moutons, qu’ils soient sur le penchant d’un mont ou au fond d’un marais, ont toujours une couleur grise, du moins dans notre pays.

Je sais bien que Salomon a employé une image similaire dans son “Cantique des Cantiques” (Vulg. VI, verset 6) mais Salomon écrivait “comme un troupeau de brebis qui remontent du lavoir”

Nier au peuple la faculté de sentir, c’est de la folie, mais prétendre qu’un être raffiné, nourri de littérature, un artiste enfin puisse écrire pour le peuple tout en gardant son originalité vibrante ? Nenni !

De très grands artistes ont écrit pour le peuple, mais ils ont adopté la langue du peuple. Jahan Rictus, l’insurpassable auteur des “Soliloques du Pauvre”, est un artiste d’une envergure extraordinaire. On n’a dit que ses premiers vers étaient des bijoux parnassiens. Soudain, il s’est tourné vers le peuple. Des images d’une beauté remplissent son œuvre, mais ce sont des images comme n’importe quel homme du peuple peut en faire un jour ou l’autre.

Le peuple et les enfants sont les plus beaux assembleurs d’images qui soient. Seulement ils font image sans le savoir. Ils ne se demandent jamais si cette image rentre dans la catégorie des tropes ou des zeugmas; ils ne savent pas même qu’ils font image. L’image populaire est toujours brève et juste. Je n’entends pas dire que celles de Robert Choquette soient fausses: elles sont belles et justes; elles sont recherchées.

Je ne connais pas R. Choquette autrement que par son livre. Il me fait l’effet d’un tout jeune homme qui n’aurait connu des souffrances de la vie que celles psychiques, et encore rarement. Il doit être un studieux qui aime à s’entourer de beaux livres aux vers sonnante clair. Il doit savoir par cœur son Hugo et son Lecomte de Lisle: il n’a pas copié un seul de leurs vers.

Ce sont là qualités non négligeables pour être bon poète, mais qui ne confèrent pas une compétence hors ligne quand il s’agit de juger un mode littéraire. Prétendre que, parce que nous sommes un peuple adolescent, la poésie chez nous doit être essentiellement une poésie adolescente, c’est-à-dire une poésie dont le caractère essentiel soit l’enthousiasme et l’ardeur d’imagination, est l’érection au rang de norme d’une manière de voie simplement personnelle. Il faut se rappeler que si nous sommes un peuple, d’adolescents, nous nous offrons tout le confort et toutes les lubies de la vieillesse impotente, à partir du 40 H. P. jusqu’à la radiophonie, en passant par la réaction Wasserman, etc. . . . Les “pleurnicheurs d’âme d’automne” font partie de notre mentalité. D’ailleurs Emile Nelligan et Albert Lozeau, pour ne citer que des disparus, ont fait des vers aussi émouvants et aussi humains que l’on puisse désirer, et cela, en chantant leur âme mélancolique.

Robert Choquette ne parle dans sa préface que de Fréchette et de Crémazie. Selon lui, ils furent les deux seuls poètes valables qui chantèrent la patrie. Il en oublie un,—et un très grand, quoique inégal—Chapman. Ce poète fut presque le poète dont M. Choquette déplore l’absence en notre pays. Et celui-là fut l’homme pour plaire aux multitudes! Doué de souffle et sachant choisir ses sujets, Chapman a, dans ses “Aspirations”, et dans ses “Fleurs de Givre”, des poèmes nationaux de toute beauté.

“L’Amérique du Nord, notre Nord surtout n’a pas encore été exploité par des poètes de langue française”, nous dit R. Choquette, dans sa préface. Et c’est presque vrai. A part Chapman, qui y fit de trop rares excursions, et Ferland, dans son “Canada Chanté”, la grandeur et la beauté sauvages du nord et du nord-ouest n’ont pas eu leur chantre. Choquette, s’il le veut, est l’homme pour cette tâche: son “Aigle Rouge” l’a prouvé. Qu’il approfondisse sa connaissance des coutumes des peuplades primitives, et, avec sa façon de voir et de peindre les paysages, il nous offrira une de ces œuvres magistralement originales qui font l’admiration des lettrés, tels que “Poèmes barbares” de Lecomte de Lisle.

Je ne voudrais pas passer pour un casseur d’aile, mais il me répugne de voir un poète comme Robert Choquette, un poète essentiellement artiste, poser au populaire. S’il veut garder ses ailes, qu’il continue à planer au-dessus des cimes. Ce n’est pas en rasant les multitudes qu’il acquerra la vigueur de poumons que demande l’ambition de son envergure.

ALFRED DESROCHERS.

Une dame disait un jour devant moi, d’elle-même, comme la chose la plus naturelle du monde:

—Je ne pense jamais, cela me fatigue; ou, si je pense, je ne pense à rien.

Il est consolant de penser que si la folie ne gagne rien au contact de la raison, en revanche, la raison s’altère au contact de la folie.

Il y a des gens chez lesquels la simple certitude de les pouvoir satisfaire fait naître des besoins spontanés.